



La canicule s'était installée dans le Nivernais depuis maintenant plusieurs semaines. La chaleur singulière rendait pénible chaque geste, et chaque déplacement devenait une véritable épreuve à tout un chacun. La sécheresse n'avait pas quitté la région depuis plusieurs mois et tout en souffrait ; les cultures, les vignes, les puits, les animaux et les hommes. Les routes s'étaient transformées en d'immenses pistes fumantes où les raccords goudronneux s'étalant par petites parcelles se liquéfiaient allègrement en prenant l'allure de voies désertiques menant vers quelques oasis imaginaires. Une couche opaque semblait s'élever de temps à autre du macadam vers

le ciel, rendant irréel et flou l'horizon qui se présentait à tous. Le seul moment où l'on pouvait encore espérer un peu de fraîcheur était celui où, peu avant 7 heures du matin, les concierges jetaient de grands seaux d'eau sur les perrons des maisons et que cette eau froide, rendue tiède au contact de la chaleur accumulée depuis la veille sur les trottoirs, dégoulinait en de minces filets d'eau jusque dans les caniveaux.

La Loire et l'Allier aussi souffraient et leurs berges se transformaient peu à peu en d'immenses plages sableuses, prêtes à rejoindre l'autre rive qui était à l'identique et également sans végétation.

La ville ducale fonctionnait au ralenti, à l'image de ces vacanciers qui occupaient le temps de leurs congés payés à se faire griller sous les rayons du soleil, allongés sur le sable des plages bordant l'océan. Beaucoup avaient déserté la région pensant trouver la fraîcheur d'une brise maritime.

— À quoi bon s'exiler au sud ! s'interrogeait Merle en parcourant *L'Éclair du Centre* qui relatait chaque jour de nouveaux incendies dans l'hexagone provoqués par la canicule.

Le train roulait à petite allure et de temps à autre, Merle jetait un rapide coup

d'œil sur les champs dévastés par la sécheresse. L'herbe se faisait plus rare et quand elle résistait aux rayons assassins d'un soleil sans pitié, c'était pour ôter son habit de verdure et endosser une parure jaunie et desséchée.

Merle avait quitté le commissariat de Nevers pour se rendre dans un petit bourg situé aux pieds du Morvan : La Chapelle-Saint-Paul. Un homme avait été retrouvé mort la veille dans sa chambre d'hôtel.

— Une affaire pour l'inspecteur Verdier ! s'était-il exclamé tout en lisant le rapport de la gendarmerie.

Il est vrai que le jeune inspecteur, tout juste sorti de l'école de police, avait très peu d'expérience en la matière.

Mais l'été ne connaissait pas d'accalmie en matière de faits divers et il fallait bien assurer le service, même si cet évènement lui rappelait ses premières enquêtes. Un bain de jeunesse en quelque sorte ! Et puis, après tout, n'était-ce pas l'occasion de fuir pour quelque temps la chaleur étouffante qui régnait sur le Nivernais ?

Les inspecteurs Marchand et Verdier avaient pris quelques congés. Le premier était parti traditionnellement auprès de sa belle-famille en Basse-Normandie et le

deuxième avait profité du mois d'août pour se marier et partir en voyage de noces. Seuls, les inspecteurs Lamoise et Barkowski assumaient avec Merle le tout-venant, lequel n'avait rien de transcendant : quelques plaintes pour tapage nocturne, quelques vols à l'étalage et un seul cambriolage. Rien de passionnant ni de sérieux en vérité.

Bien que le calendrier corresponde à la pleine saison touristique, les deux wagons rouges, tirés par la locomotive électrique, étaient bondés. Les autochtones de la région ne prenaient pas de vacances. Le train s'arrêtait dans tous les bourgs et l'on n'hésitait pas à l'emprunter pour se rendre dans la localité voisine, surtout les jours de marché. Plus qu'un moyen de locomotion, le petit train était un espace de communication où les voyageurs aimaient s'y retrouver pour échanger des nouvelles.

— Le père Renaud n'est pas venu ce matin ? s'était confié l'un d'eux, installé face à Merle, à son voisin de droite.

— Non, il doit être souffrant ou bien s'est-t'y qu'il n'aurait pas fini d'arroser ses salades... avait rétorqué, avec inquiétude et humour à la fois, le deuxième homme.

Les deux voyageurs, deux retraités sans aucun doute, étaient vêtus simplement et

semblaient sortir tout droit d'un film d'avant-guerre : le béret noir sur le front, cher aux paysans d'ici, la veste en velours malgré la chaleur étouffante et le pantalon bleu traditionnel de l'ouvrier agricole. Près de Merle, une femme imposante s'était installée avec ses cabas rengorgeant de légumes et de produits frais dégotés sur l'étalage des commerçants itinérants. Comme beaucoup de voyageurs, elle était montée en gare de Corbingé, un bourg qui avait dû être important il y a quelques années et qui avait conservé son titre de chef-lieu de canton. C'est là que les maraîchers, fromagers, charcutiers et camelots de toutes sortes se donnaient rendez-vous régulièrement une fois par semaine, tous les vendredis, pour proposer leurs produits aux habitants de Corbingé et de ses environs. C'est d'ailleurs les gendarmes de ce bourg qui avait prévenu le commissariat de Nevers après avoir constaté le décès de l'homme qui avait pour logis l'Hôtel du Cheval Rouge à La Chapelle-Saint-Paul. L'inspecteur Louchet, venu spécialement d'Aubigny-sur-Loire s'était déplacé sur les lieux lui aussi, attendant la venue du *patron*, comme il aimait à le dire.

Merle se leva avec difficulté, enjambant les nombreux sacs remplis de victuailles

appartenant à la femme assise près de lui et se fraya un chemin pour accéder à l'espace libéré près des deux portes du wagon. Un mince filet d'air, provenant du seul vasistas, lui caressait le visage par saccades, au rythme des roues qui claquaient sur les rails, et lui redonnait un peu de fraîcheur. Après avoir plongé les mains dans ses poches de gabardine, il en sortit un paquet de gitanes dont il extirpa une cigarette. Puis se ravisant, il rangea son nécessaire à tabac au fond de sa poche en grimaçant : l'écœurement dû à la chaleur accablante avait eu raison de son addiction au tabac, du moins dans l'im-médiat.

